

L'AMOUR À PARIS

NOUVEAUX MÉMOIRES DE MR. GORON
ANCIEN CHEF DE LA SÛRETÉ

PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
EN 1899 PAR ERNEST FLAMMARION

COUVERTURE, PRÉFACE, ANNOTATIONS ET MAQUETTE
Roxane Lecomte

ILLUSTRATION DE COUVERTURE
Une du *Petit Journal illustré* du 10 janvier 1926

Avec nos remerciements à FRANÇOIS BON pour son travail sur les publications numériques de *L'Amour à Paris* qui permit l'élaboration de cette présente édition, à CHRISTINE JEANNEY "œil-de-lynx" pour sa précieuse relecture lors de la publication de ces éditions numériques, à GALLICA qui nous donne l'occasion de redonner vie à des pépites oubliées, ainsi qu'à BOB, indispensable dictionnaire argotique et populaire, créé et alimenté par GB.

> gallica.bnf.fr
> languefrancaise.net/bob
> archeosf.publie.net

DÉPÔT LÉGAL
août 2018

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 9782371775473

ISSN 2491-1674

© 2018 éditions publie.net

© papier + epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

ARCHÉOSF, RÉTRODRAMA et PUBLIE.NET
présentent

L'AMOUR À PARIS

NOUVEAUX MÉMOIRES DE MR. GORON
ANCIEN CHEF DE LA SÛRETÉ

1. — *L'Amour criminel*
2. — *Les Industries de l'Amour*
3. — *Les Parias de l'Amour*
4. — *Le Marché aux Femmes*



SOMMAIRE

Vous pourrez lire les quatre volumes
de *L'Amour à Paris* aux pages suivantes :

1. — *L'Amour criminel*

PAGE 13

2. — *Les Industries de l'Amour*

PAGE 195

3. — *Les Parias de l'Amour*

PAGE 393

4. — *Le Marché aux Femmes*

PAGE 557

*

Sauf mention contraire, toutes les notes sont de l'éditeur.

QUELQUES REPÈRES

- 2 mars 1847 > Naissance de Marie-François Goron à Rennes
- 1871 > Début de la Belle Époque
- 1881 > Goron entre à la Préfecture de Police
- 1^{er} novembre 1885 > Goron est nommé commissaire à Pantin
- 1886 > Goron devient sous-chef de la Sûreté à la Préfecture de Police puis chef de celle-ci
- 26 juillet 1889 > Début de l'affaire de la Malle à Gouffé
- 3 février 1891 > Michel Eyraud, principal protagoniste de l'affaire de la Malle à Gouffé, est guillotiné
- 1895 > Goron ouvre un cabinet de police privée
- 1917 > Fin de la Belle Époque
- 4 février 1933 > Mort de Marie-François Goron à Sannois

AVANT DE SE LANCER...

« — *Qu'est-ce que ce type-là ? demande-t-il à l'agent quand je fus entré dans le cabinet du commissaire.*

— *Comment, tu ne le connais pas ? C'est le chef de la Sûreté ! »*

Des salles tristes et froides des commissariats aux bouges insalubres, des maisons publiques aux tribunaux bondés, le breton Marie-François Goron, chef de la Sûreté pendant la Belle Époque, nous fait découvrir les coulisses de la rue, les arcanes du désespoir et de la misère. Dans ce tableau vaudevillesque teinté d'un argot fin de siècle qui nous fait goûter aux joies de la fée verte comme à celles de la morphine, Goron nous livre un portrait sans fard et sans détour sur les mœurs de son temps, s'indignant contre des lois qu'il juge dépassées et qu'il est pourtant contraint d'appliquer, cherchant à démontrer la barbarie de certains règlements de police qui organisent l'esclavage de la femme et du pauvre, peignant une société en proie à des démons que l'on retrouve, un siècle plus tard, toujours aussi tenaces dans la nôtre.

Souteneurs, pierreuses, filles de joie, rôdeurs, aventuriers, arnaqueurs, parias, marchands d'amour, mondains, bourgeois, demi-castors et Machiavel à nageoires, escrocs en tous genres, coquins de printemps, faiseuses d'anges, maîtres-chanteurs, domestiques mal intentionnés, concierges, cocottes, vitrioleurs, voleurs, femmes à potaches, enfants rabatteurs, ogres pédophiles, gredins, punaises de sacristie, empoisonneuses, ivrognes, fumistes, amoureux éperdus, tout ce beau monde se croise, s'amourache, s'assassine, se prostitue, s'arnaque dans un ballet endiable.

« *Drames ou comédies, vaudevilles, pantomimes sanglants, désolants ou consolants tableaux, sont restés dans mon souvenir avec la précision des instantanés du service anthropométrique. Je veux essayer de les faire revivre avec ce souci de la vérité qui fut ma grande passion quand j'étais magistrat et qui l'est encore aujourd'hui, car je mets à mon apprentissage d'écrivain une égale sincérité, pensant que des photographies sociales, sans retouches, dans la simplicité ou dans l'horreur de la vérité, pourraient être de quelque intérêt.* »

Et Goron a raison : bien plus qu'un catalogue de faits divers, ces pages sont un témoignage réaliste de la société française d'alors. Elles ont la saveur des romans-feuilletons d'autrefois sauf qu'ici, attention, ça n'est pas de la fiction : tout est vrai, enfin en tout cas, tout le laisse à penser, des anecdotes croustillantes de Potinville aux grandes affaires macabres qui défrayèrent la chronique, et nul besoin de fouiller les tiroirs poussiéreux à la recherche des



archives de la Police (qui furent hélas pour certaines pilonnées au début du vingtième siècle) : elles sont soigneusement rangées dans la mémoire de cet observateur de son époque, qui, s'il a des pensées parfois plus humanistes et pleines de bon sens que certains autres personnages du moment, n'en reste pas moins... un homme de son temps.

On aurait par exemple préféré ne pas le découvrir virulent homophobe — il n'a que pitié et mépris pour les « invertis sexuels », les « antiphysiques » comme il les nomme dès le début des *Parias de l'Amour*, qui commence ainsi très fort, et pas de la plus belle des manières... —, mais invitons ici les lecteurs à prendre du recul, comme toujours lorsqu'il s'agit d'exhumer des textes aussi anciens, et à considérer ces opinions avec un œil critique et curieux, sous un angle sociologique qui nous en apprend finalement beaucoup sur les croyances de la fin du dix-neuvième siècle — et qui n'ont malheureusement pas disparu pour autant à l'aune du vingt-et-unième (on pourrait dire la même chose par exemple lorsqu'il aborde le sujet du viol).

L'Amour criminel et *Les Industries de l'Amour* nous plongent au cœur d'une grouillante Cour des Miracles et nous rappellent que les grands vices de l'Humanité sont aussi vieux qu'elle-même. À propos de l'efficacité de son rôle, et plus largement de celle des instances du pouvoir de la justice et de la police, Goron s'interroge : comment armer efficacement la police sans ouvrir la porte à l'arbitraire et par conséquent aux abus ? Mettre en prison ? Mais la prison empire les choses... La répression est impuissante, et au lieu de pallier le mal, il faut en supprimer les causes, soigner la société de ses maux. Lorsqu'il analyse certaines affaires criminelles, dont il détaille les rebondissements, Goron va à l'encontre des physiologistes qui s'attachent à la couleur des cheveux ou aux bosses du crâne pour trouver les assassins : la vérité, dit-il, c'est que rien ne ressemble plus à un criminel qu'un honnête homme. Et pas facile de toujours retrouver la piste de la vérité ! Les experts scientifiques et psychologues sont limités dans leurs disciplines qui sont neuves et emplies de flou ; la police est impuissante et doit dans bien des cas s'appuyer sur la chance et le hasard ; l'opinion publique et les journalistes alimentent les débats, condamnant et innocentant à tour de bras et sans preuves ; tout comme les écrivains, les meurtriers sont plagiés et les cadavres s'empilent ; les médecins-légistes ne sont pas toujours compétents et les autopsies mènent sur de fausses pistes, bref : c'est un sacré bazar et les injustices en profitent pour s'accumuler.

À propos des maisons de passe, l'antre sacré des voluptueuses horizontales, qui sont la cible immuable du service des Mœurs, Goron pose la question : si elles sont un danger pour la morale publique, pourquoi ne les ferme-t-on pas toutes ? Si elles n'en sont pas, pourquoi ne les laisse-t-on pas tranquilles ?



La législation dépassée laisse la porte ouverte aux passe-droits et ce sont les riches qui sont alors assurés de l'impunité, assène-t-il.

On pourrait croire qu'il ne s'agit que des miséreux, du peuple des bas-fonds, mais soyez certains qu'il n'en est rien. Lorsqu'il s'agit d'amours ou de vices, de crimes ou d'arnaques, la bourgeoisie est tout aussi active. Bien sûr, les décors changent, les costumes et les dialogues ne sont pas les mêmes, mais on y retrouve toutes les bassesses de l'esprit humain. Mensonges, calomnies, fausses passions, machinations, tout y est, et toutes les classes sont représentées : en ça au moins, l'être humain est constant.

L'imbécillité humaine, nous affirme Goron, a une grammaire dont les règles sont immuables : au fil des pages, il nous contera l'histoire des agences matrimoniales, des escroqueries au mariage, des ménages à trois, des suicides par amour, des veuves à millions, des grosses dots à petites taches, des rastaquouères, des adultères, des faussaires, des usuriers, des femmes et des hommes qui dans la grande marche du monde ont toujours une imagination débordante lorsqu'il s'agit d'explorer les chemins du vice. Dans *Le Marché aux femmes*, nous ferons la tournée des Grands-Ducs pour finir sur les dalles froides de Saint-Lazare, prison pour femmes dont Goron souhaite d'ailleurs la fermeture. La question de la santé publique se pose, celle des maladies jugées honteuses également, et puis celle de la prostitution enfantine, celle des marchands de chair humaine : hier comme aujourd'hui, l'ignominie porte le même nom. Vous serez étonnés de ne pas être étonnés, de constater que l'Histoire ne fait que se répéter inlassablement, et que bien que des avancées certaines aient pu être menées depuis la Belle Époque, nous sommes toujours aux prises avec les mêmes schémas qu'auparavant : dominants, dominés, riches, pauvres, puissants et impuissants, condamnés à revivre l'éternelle fatalité de leur situation.

Goron s'attachera tout au long de ses *Mémoires* à dépeindre la condition des femmes, qu'elles soient victimes ou criminelles. Indulgent lorsqu'il s'agit des premières, souvent impitoyable lorsqu'il s'agit des secondes, mais essayant d'éviter — parfois en vain — l'écueil du manichéisme : il comprend que les actes ont parfois des causes qui dépassent la simple immoralité et tente de ne pas se fier qu'aux apparences. Bien sûr, c'est là son métier, mais combien ont échoué ?

Goron est à l'image de ce qu'il décrit : parfois féroce parfois bienveillant, parfois plein d'humour face à l'atrocité, parfois accablé face aux tourments de l'esprit humain, tentant de trouver l'équilibre entre la compassion et la sévérité, le pardon et la punition, il s'efforce d'être le plus lucide possible, même s'il n'est pas exempt d'une certaine condescendance pour les *misérables* qu'il



décrit. Tour à tour progressiste et conservateur, humaniste et réactionnaire, il est sans s'en rendre compte le reflet de l'ambivalence de cette société « fin de siècle » qu'il photographie.

Ouvrez donc la porte des asiles des amours passagères, laissez-vous guider au fil de l'histoire de la détresse humaine, au bras des flibustiers de l'asphalte parisien et des bonimenteuses, et n'oubliez pas de suivre la piste jusqu'au bout car le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable !

Jamais réédités dans leur intégralité, les seconds *Mémoires* de Marie-François Goron vont vous faire l'effet d'un sacré voyage dans le temps, vapeur et électricité comprises.

« Et je serai bien heureux si, tout en n'ennuyant pas mes lecteurs, je parviens à faire réfléchir ceux qui ont la charge de faire les lois et de gouverner les hommes, que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes... »



I

L'AMOUR CRIMINEL

AVANT-PROPOS

Un maître psychologue, Bourget, a écrit :

« Tous les autres appétits sont plus ou moins contenus dans les barrières sociales ; nous nous battons bien pour le pain comme nos ancêtres des forêts séculaires se battaient pour un morceau de viande crue ; mais c'est sous l'œil des gendarmes, et d'après les conditions fixes du Code. L'amour seul est demeuré irréductible, comme la mort, aux conventions humaines. »

J'étais encore un débutant dans la police, quand mes yeux tombèrent sur cette définition de l'irréductibilité de l'Amour...

Combien de fois depuis ne m'est-elle pas revenue à la mémoire, quand, chef de la Sûreté, je voyais défiler dans mon cabinet et les princesses authentiquement blasonnées, et les demi-mondaines dont les amoiries dataient du Moulin-Rouge, et les bourgeoises qui sans avoir lu *Madame Bovary* vivaient son rôle, et les filles au chignon filasse, au visage émacié qui, en descendant du panier à salade, envoyaient un baiser à leur « petit homme », le pâle souteneur classique à la casquette de soie, aux cheveux collés aux tempes, caché dans un coin de la cour du Dépôt, — pour apercevoir une dernière fois sa marmite, avant que la porte de la prison se refermât sur elle !

Bourget a raison, l'amour est un sentiment naturel, irrésistible, dont la lutte contre les lois et les habitudes des sociétés est féconde en crises aiguës, révélant l'énergie des caractères et souvent aussi leur bestialité, leur méchanceté même. Aussi m'a-t-il semblé utile de réunir en un livre des documents vrais.

Drames ou comédies, vaudevilles, pantomimes sanglants, désolants ou consolants tableaux, sont restés dans mon souvenir avec la précision des instantanés du service anthropométrique. Je veux essayer de les faire revivre avec ce souci de la vérité qui fut ma grande passion quand j'étais magistrat et qui l'est encore aujourd'hui, car je mets à mon apprentissage d'écrivain une égale sincérité, pensant que des photographies sociales, sans retouches, dans la simplicité ou dans l'horreur de la vérité, pourraient être de quelque intérêt.

Au début de ce récit, j'ai voulu conduire le lecteur dans le monde infâme des pierceuses et des souteneurs, au pays de la basse prostitution où les « louves du trottoir » provoquent le passant, et subissent l'amant de cœur.

La raison qui m'a guidé est simple : dans ce monde si ignoble, si sauvage qu'il soit, on est plus près de la nature que dans la société des filles haut cotées, où les hommes cachent leurs nageoires dans les manches de leurs habits noirs. Voulant aller crescendo dans cette étude de la perversité humaine, je



commence par le souteneur et le voyou tueur de filles, pour en arriver plus tard à une catégorie plus haut cotée et au bourgeois assassin, monstre le plus souvent répugnant et d'une psychologie compliquée.

Puis, nouvel Asmodée, j'essaierai d'enlever les toits des maisons de la capitale... seulement on me permettra de mettre parfois un masque sur le visage des habitants.

Enfin, je ferai tous mes efforts pour arriver à démontrer l'inefficacité, la sottise et aussi la barbarie des règlements de police, qui ont organisé l'esclavage de la femme en plein dix-neuvième siècle.

Et je serai bien heureux si, tout en n'ennuyant pas mes lecteurs, je parviens à faire réfléchir ceux qui ont la charge de faire les lois et de gouverner les hommes, que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes...



CHAPITRE PREMIER

Bas de soie et blouse russe

Derrière le cimetière de Saint-Ouen, court un étroit sentier que l'on appelle le chemin de l'Orme-aux-Bœufs. Encaissé entre le mur du cimetière et une haie vive, il est presque toujours désert, sauf aux heures matinales où les ouvriers se rendent à leur travail.

Vers la fin de novembre 1892, une ouvrière allant à son atelier, comme chaque matin, suivait le sentier, quand tout à coup elle fut étonnée d'entendre son petit chien japper, arrêté devant la haie.

En vain, elle l'appela : le chien, d'ordinaire très obéissant, ne bougeait pas et continuait à aboyer. La bonne femme s'avança et regarda par-dessus les aubépines dépouillées de leurs feuilles. Aussitôt, elle poussa un cri d'horreur et se mit à courir vers Saint-Ouen de toute la force de ses jambes fatiguées.

Elle venait d'apercevoir le cadavre d'une femme baignant dans une mare de sang.

Le premier agent auquel elle s'adressa courut chercher le commissaire de police.

De l'autre côté de la haie, sur la lisière d'un champ, où un marchand de bestiaux avait l'habitude de laisser paître ses bœufs pendant quelques heures avant de les conduire à l'abattoir, le magistrat rural trouva, étendu sur le dos, le corps d'une femme. Les yeux étaient tuméfiés et violacés, et la bouche était bâillonnée avec un foulard.

On se trouvait en présence du cadavre d'une jeune femme de trente ans à peine, dont les cheveux blonds, très longs, trempaient dans le sang, et dont les traits, flétris et contractés dans la lutte suprême contre la mort, avaient pourtant une étrange régularité.

Le commissaire n'eut pas besoin d'un bien long examen pour se rendre compte du métier de la victime. La robe de laine, assez commune, avait été déchirée, et un jupon blanc bordé d'une guipure¹ vulgaire, mais prétentieuse, se relevait sur des bas de soie noire. Les pieds étaient chaussés de petits souliers éculés, et une blouse russe en soie rouge, sur laquelle le sang avait fait des taches brunes, couvrait le buste.

Cette femme était une fille publique de la dernière catégorie, une « gigolette » des boulevards extérieurs, la très vulgaire pierreuse. Dans sa poche,

1 Dentelle très ajourée



il n'y avait qu'un porte-monnaie vide, une lettre fermée signée Valentine, adressée à un nommé Dolbeau, à Mazas, et un petit bout de papier sur lequel il y avait écrit : « X..., passage Volney. »

Je fus prévenu aussitôt, avant même l'arrivée du cadavre à la Morgue.

Pour retrouver l'identité de la morte, il n'était point nécessaire de faire de longues recherches. Cependant, le bout de papier me fit perdre une heure ou deux ; mais il me donna l'occasion de découvrir une des mille professions ignorées de Paris. Je retrouvai tout de suite X..., qui était chiffonnier, un peu receleur, et qui avait une spécialité lui donnant une grande popularité dans le monde de la pègre.

Il vendait de l'encre sympathique à l'usage des petites femmes désirant écrire à leurs hommes, momentanément sous les verrous, des tendresses ou des reproches, dont les juges d'instruction n'avaient point à connaître.

C'était avec cette encre, visible seulement en chauffant le papier au bec de gaz de la cellule, que la lettre adressée au nommé Dolbeau avait été écrite.

X..., arrêté ensuite, me donna, avec le plus grand empressement, tous les renseignements que je pouvais désirer. Il connaissait très bien la femme assassinée. C'était la légitime du prisonnier de Mazas, mais une légitime inscrite à la police, et qui faisait, depuis longtemps déjà, le métier de fille publique.

Quant au mari de la morte, le nommé Dolbeau, les renseignements que je recueillis sur son compte ne furent pas très édifiants. Dans cet étrange Paris, si blasé que puisse être un homme de police, quelles que soient les choses qu'il ait déjà vues, il a toujours du nouveau à apprendre. Dolbeau était une figure oubliée par Eugène Sue. Ancien cocher, gagnant très largement sa vie, il avait préféré abandonner son siège et son fouet pour épouser très légitimement une fille publique appelée Valentine Vincent, assez jolie et qui était même en apparence d'une moralité supérieure au plus grand nombre de ses pareilles.

Cette pierreuse s'était mise à adorer son mari, il lui avait semblé que le mariage la régénérât : désormais le « turbin » lui répugna. Mais cela ne faisait point l'affaire du noble époux qui, dans une femme, voyait avant tout le profit... Il commença par la rouer de coups ; mais ses leçons, si bonnes qu'elles fussent, ne parvinrent pas à donner à Valentine du cœur à l'ouvrage.

Dolbeau eut alors un trait de génie : il se dit que deux femmes rapporteraient toujours davantage qu'une seule.

Il prit une adjointe — fille publique également — une grosse blonde fille, qui avait assez de succès auprès des bouchers de la Villette... Elle était laide pourtant et avait de petits yeux en trous de vrille, mais « elle plaisait aux hommes », disait Dolbeau.



Sans le moindre scrupule, l'ancien cocher installa cette fille au domicile conjugal... une méchante chambre d'un hôtel meublé de dernier ordre, voisin des boulevards extérieurs. Sur la carte que la police avait donnée à cette femme, on pouvait lire : « Scolastique Pauline Siller » ; mais elle était plus connue sous le nom de Berthe Guichard, dans toutes les maisons interlopes, les mastroquets louches, les maisons meublées en contravention où elle menait ses conquêtes d'une heure.

Chose étrange, Pauline Siller ne fut pas trop mal accueillie par la femme légitime. Il n'y avait qu'un lit dans la petite chambre : on fraternisa vite et Valentine se laissa entraîner par la nouvelle venue à « turbiner » avec un peu plus d'ardeur.

Le soir, quand elles avaient bien travaillé, les deux femmes rapportaient fidèlement l'argent gagné, et le « petit homme », content, leur payait un saladier de vin chaud.

Cette existence douce et monotone dura deux ans, et ce fut un caprice de Pauline Siller qui la rompit.

À son tour, elle s'était prise d'une véritable passion pour Dolbeau. Un beau matin, elle se réveilla jalouse de la femme légitime de son amant.

Il y eut une scène épique ; Pauline dit à Dolbeau : « Elle ou moi, choisis, mais tu n'auras plus toutes les deux. »

Valentine était mauvaise trimardeuse... elle gagnait à peine son entretien ; Pauline, au contraire, avait le cœur à l'ouvrage.

Comme le dit plus tard l'ancien cocher :

« — C'était elle qui faisait marcher le ménage. »

Elle ne faisait point bouillir la marmite... mais elle était la marmite elle-même, comme dit Bruant dans ses chansons.

Aussi le choix de Dolbeau ne fut pas long.

Il planta là sa légitime et s'en fut avec la grosse Pauline.

Mais Valentine avait, elle aussi, des passions vives. Elle avait horreur de la solitude et il lui sembla dur d'être ainsi sacrifiée.

Des gens prétendaient qu'elle regrettait encore plus Pauline que son amant.

Elle jura de se venger et elle réussit.

Dans un ménage, même à trois, on se dit tout.

Valentine connaissait ainsi beaucoup de peccadilles de son mari.

Elle avertit le service de la Sûreté que le véritable auteur d'un vol sur lequel on marchait depuis longtemps était Dolbeau.

Celui-ci fut arrêté et condamné à deux ans de prison.



Il venait de quitter Mazas pour Poissy, où il purgeait sa condamnation, quand sa femme avait été trouvée assassinée dans les conditions que j'ai dites.

Le crime du chemin de l'Orme-aux-Bœufs ne pouvait avoir pour mobile que la jalousie ou la vengeance. Ce n'était pas pour la voler qu'un misérable avait tué cette pierreuse dont le porte-monnaie était vide.

Je faisais donc rechercher Pauline Siller, ce qui n'était pas aussi facile qu'on le pense. Tout inscrite qu'elle soit, une fille publique se cache à Paris sans beaucoup de peine, pour peu qu'elle change de nom et de quartier.

Et ces disparitions voulues sont assez fréquentes.

Mais le hasard, cette fois comme tant d'autres, vint à mon aide d'une façon assez curieuse.

Un témoin entendu à Saint-Ouen avait raconté qu'il avait vu, le soir du crime, deux hommes et deux femmes, dont une portait un petit chien blanc, descendre d'un fiacre. Ce témoin avait donné de la femme au chien blanc un signalement minutieux qui fut publié par les journaux.

On retrouva ces quatre personnes qui, y compris le chien, étaient absolument innocentes du crime de Saint-Ouen. Mais, chose assez fréquente, le signalement de la femme au chien blanc servit à arrêter les coupables.

Trois jours après le crime, M. Duponnois, commissaire de police du quartier Necker, un des plus dévoués et des plus sympathiques fonctionnaires de la Préfecture, fut averti par un indicateur qu'une femme dont le signalement « répondait absolument à celui de la femme au chien blanc » se trouvait rue Mademoiselle, dans un hôtel mal famé, en compagnie de deux individus et d'un chien blanc.

Il me fit prévenir aussitôt, et envoya ses inspecteurs arrêter la femme et les deux hommes.

La femme, amenée devant le magistrat, déclara se nommer Scolastique Pauline Siller, dite Berthe Guichard.

« — Ah ! fort bien, fit M. Duponnois ; vous êtes l'ancienne maîtresse d'Alphonse Dolbeau qui vient d'être condamné pour vol ! »

La femme ne parut pas se troubler le moins du monde et répondit :

« — En effet, je l'ai connu. »

Le commissaire, qui savait que la Sûreté recherchait l'ancienne maîtresse de Dolbeau, était fixé.

De toute façon, la prise était bonne. On avait cette Pauline Siller, qui pourrait tout au moins donner d'utiles renseignements sur la femme de son amant... en admettant qu'elle ne fût pour rien dans l'affaire.



Les deux hommes, en honnêtes souteneurs qu'ils étaient, avaient essayé de résister à la police ; mais conduits au commissariat, ils restaient l'oreille basse et ne regimbaient plus.

« — Moi, dit le plus jeune — presque un enfant, il n'avait pas dix-huit ans — moi, je ne sais rien ; je me nomme Wegète et j'étais venu voir Latour. »

L'autre, Latour, le type même du souteneur, s'était contenté de dire de son côté :

« — J'sais rien. »

M. Duponnois envoya aussitôt prévenir M. Couturier qui, depuis la veille, était chargé de l'instruction de l'affaire, en même temps qu'il dépêchait auprès de moi un second inspecteur.

